

Lisa NK



B.H.E.A.

Phase 1: Pandémie

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages et les situations décrits dans ce livre sont purement imaginaires : toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Tous droits réservés.

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans consentement de l'auteur ou de son ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle. »

Pour demander une autorisation, et pour toute autre demande d'information, merci de contacter Lisa NK : [lisank.auteure@gmail.com](mailto:lisank.auteure@gmail.com).

Première édition – 2025

Dépôt légal : mai 2025

Prix : 5.99 euros

Copyright : ©2025 – Lisa NK

Conception graphique : Lisa NK

Correction : Emilie Robert Correctrice

Photographie de couverture : istock/bulgare

# AVERTISSEMENT

Ce roman inclut des scènes érotiques explicites entre deux hommes.

# Ambiance musicale

**Virus** : n. m. agent infectieux nécessitant un hôte, souvent une cellule, dont les constituants et le métabolisme déclenchent la réplication.

# Prologue

*« Une réserve animalière australienne dévastée par un nouveau virus. Le bilan animal est sans précédent. »*

*« Les autorités australiennes garantissent que le BRT67 n'est pas transmissible à l'homme. »*

*« Premier cas de contamination humaine, les autorités sanitaires parlent désormais du virus ARN-BRT67 suite à sa mutation »*

*« L'Australie déclare l'état d'urgence et la fermeture de ses frontières, confinant ainsi le pays tout entier. »*

*« Premier cas d'ARN-BRT67 découvert aux États-Unis, le gouvernement en appelle au calme et à la prudence. »*

*« À ce jour nous sommes au regret d'affirmer que le virus ARN-BRT67, plus communément appelé B.HE.A, s'avère plus mortel que ses confrères MARBURG et EBOLA. C'est pour quoi, à compter d'aujourd'hui, nous décrétons la mise en place de mesures rigoureuses. »*

*« La loi martiale a été déclarée – Restez chez vous – N'intervenez pas dans les actions de l'armée »*

# Chapitre 1

**Présent.**

**Thomas**

L'air frais emplît mes poumons douloureusement. Mon écharpe étroitement nouée autour de mon cou, je m'accroche aux bretelles de mon sac à dos comme un naufragé à son gilet de sauvetage. C'est d'ailleurs un peu ce que nous sommes, des naufragés à la dérive dans un océan de chaos.

Au bout du compte, c'est tout ce qu'il reste de notre ancienne vie. Le vide, la destruction, la peur, l'attente. Voilà ce qui résume le mieux ce à quoi nous sommes réduits aujourd'hui. Ce qu'il demeure de l'humanité a fui ce mal invisible qui nous élimine les uns après les autres. Et pire que la peur de la contagion, celle de l'Homme lui-même s'est insinuée dans le cœur de chacun. Hobbes avait raison, l'Homme est un loup pour l'Homme et nous en sommes venus à nous craindre. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu croire en la bonté humaine. Utopiste, diront certains. Peut-être oui. Encore maintenant et malgré tout ce à quoi j'ai été confronté ces derniers mois, je veux croire qu'il reste quelque chose à faire de ce monde.

Si tant est que B.HE.A nous en laisse l'opportunité avant de nous dévorer de l'intérieur.

La silhouette d'Adrian se détache un peu plus loin devant moi. Il s'arrête et se tourne pour m'observer, la tête légèrement inclinée sur le côté. Cette image m'arrache un sourire et j'accélère le pas pour le rejoindre. À bout de force, je puise dans mes dernières réserves d'énergie alors que les muscles de mes jambes et de mes épaules me brûlent. Nos corps sont éprouvés chaque jour par les kilomètres que nous parcourons sans relâche.

Quand j'arrive à sa hauteur, Adrian caresse ma joue râpeuse et m'embrasse du bout des lèvres. Cette simple démonstration de tendresse recharge mes batteries. Tant qu'il fait jour, nous devons continuer d'avancer, je le sais. Nous n'avons pas le choix.

— Tout va bien ? s'inquiète-t-il.

— Oui, ça va, juste un peu froid, la rassuré-je.

Inutile de lui dire que je suis fatigué. Déjà parce qu'il est parfaitement au fait de mon état, puis ce que nous le partageons et aussi parce que si ces mots venaient à franchir mes lèvres, je ne doute pas qu'il exigerait une pause. Et je ne veux pas. Adrian se montre toujours protecteur avec moi et je mentirais en disant que ce n'est pas quelque chose que j'apprécie chez lui. Il a su prendre soin de moi, là où je n'en étais plus capable moi-même et j'y ai pris goût, je le reconnais.

Le chemin que nous avons à parcourir est encore long, chaque mètre que nous foulons aujourd'hui ne sera pas à faire demain. Quand nous avons pris la route, il était assez évident pour nous de ne pas tenter de nous servir d'un véhicule, pour ne pas attirer l'attention sur nous, dans l'idée de demeurer les plus discrets possible.

Depuis, nous évitons les grands axes et les villes, autant dire que le peu de voitures que nous avons trouvées sur notre chemin étaient soit accidentées, soit leur réservoir était complètement à sec.

— Bois un peu.

— Non, ça va, il ne nous reste pas grand-chose.

— T'as presque rien bu aujourd'hui, bois, s'il te plaît, insiste Adrian en me tendant la gourde d'un air déterminé.

J'acquiesce et m'en saisis, portant le goulot en aluminium à mes lèvres gercées par le froid. Avec parcimonie, j'avale deux gorgées. Pas une de plus. On ne doit pas gaspiller. Demain, il faudra que l'on se rapproche d'un point d'eau ou d'un lieu habité – anciennement habité – pour se réapprovisionner.

J'ai le sentiment qu'une vie s'est écoulée depuis que nous avons quitté Madison et que nous avançons vers le sud. Nous n'avons pas croisé âme qui vive – et c'est un soulagement. Parfois, il arrive que l'on entende des coups de feu ou des explosions, seuls indices que nous ne sommes pas les deux derniers hommes sur cette terre rongée par le mal. Ce que j'imagine se passer là où la population est encore concentrée me glace le sang.

Partir. Quitter Madison. Nos vies, nos foyers. C'était à la fois la meilleure et la plus difficile décision que nous ayons eu à prendre. Adrian aussi a peur, je le vois bien. Même s'il fait tout pour me rassurer. Honnêtement, je

ne sais pas ce que j'aurais fait sans lui. Aurais-je eu la force et le courage de partir ?

La perspective de retrouver sa famille l'aide à avancer. Et moi également. Nous avons un but et nous ferons tout pour l'atteindre. Ensemble.

Quand la lumière du jour commence à décliner, nous cherchons un endroit à l'abri pour nous installer. Par chance, on tombe sur un petit cours d'eau où nous pouvons remplir nos gourdes. Et non loin, un amas rocheux avec un renforcement suffisant pour qu'on puisse s'y poser pour la nuit en nous préservant au maximum de l'humidité.

Pendant qu'Adrian tente d'allumer un feu pour nous permettre de manger chaud, je met en place de quoi avoir un peu plus de confort. Bien que cela reste sommaire, c'est toujours mieux que rien. Deux sacs de couchage, deux tapis de yoga en guise de matelas et une grosse couverture pour nous mettre à l'abri du froid.

Assis sur la couverture, je sors la carte et la boussole de mon sac. Chaque soir, j'essaye de déterminer au mieux notre position et de l'indiquer sur la carte. Ça nous aide à ne pas nous perdre et nous motive de voir notre progression. Bien qu'elle soit moindre, elle reste réelle et concrète. Adrian me rejoint avec notre conserve et une cuillère qu'on se partage.

— Fais gaffe c'est chaud, m'avertit Adrian.

— Merci, j'ai tellement froid, dis-je en prenant une bouchée de pois à la tomate.

Le goût est acide et la texture pâteuse entre ma langue et mon palais, toutefois je fais de mon mieux pour savourer ma bouchée. Mâchant lentement et avalant par petites déglutitions. C'est fou que ces choses que l'on trouvait insipides nous paraissent si réconfortantes et salutaires quand on n'a rien à manger et qu'on ne fait qu'un repas par jour.

Si les premiers temps, se priver de la sorte était difficile, nos journées étant rythmées par le grondement de nos estomacs désespérément vides, nous avons fini par nous y habituer. Et cela, bien avant d'entamer notre périple vers la Floride. Les ravitaillements étant vite partis en fumée, il nous est rapidement apparu comme une évidence que nous devions économiser nos vivres pour garantir nos chances de survie.

— Alors, on est où ? me questionne Adrian en se penchant sur la carte.

— Heu, à peu près par-là, indiqué-je de mon index. On avance moins vite que prévu, je suis désolé. Je manque d'endurance.

— Ne dis pas de bêtise, on avance, c'est le principal. On va y arriver.

— Oui, on va y arriver, affirmé-je en tendant le cou pour embrasser Adrian, qui m'offre un grand sourire.

— Avoue, j'avais de la sauce tomate au coin de la bouche ?

— Absolument !

Nous échangeons un rire sincère qui réchauffe mon cœur et terminons notre repas frugal. Ces instants coupés du monde qui nous entoure sont mon salut, m'aidant à continuer d'espérer que les choses peuvent encore s'arranger.

## **Adrian**

Le sommeil me quitte progressivement, je tente de changer une fois encore de position pour atténuer la douleur dans le creux de mes reins. Mais rien n'y fait. Je glisse une main derrière moi pour essayer de trouver l'objet de mes nombreux réveils cette nuit. En tâtant mon matelas de fortune, je sens sous mes doigts ce qui semble être une pierre. J'ignore comment elle a pu m'échapper hier soir quand nous nous sommes installés. Impossible de la déloger sans réveiller Thomas, étroitement serré contre moi.

Rien n'est simple depuis le début de cette saloperie de pandémie. Est-ce qu'on peut encore appeler ça une pandémie ? Ne sommes-nous pas plus proches de la fin du monde ? J'ai visionné des films catastrophes qui me donnent aujourd'hui un goût de déjà-vu sordide. Quand cette merde a commencé à faire parler d'elle, on s'est tous vus quelques années en arrière avec le Covid et ses restrictions sanitaires. Un joyeux bordel ça aussi !

Mais cette fois, on a perdu le contrôle. Même si je ne suis pas convaincu qu'on ait eu une quelconque forme de contrôle sur cette chose un jour. Tout est allé si vite et avec une telle violence. Je resserre mon étreinte autour de Thomas et dépose un baiser sur son crâne, coiffé d'un épais bonnet de laine.

Là aussi, je crois qu'on ne sait, ni lui ni moi, où on en est vraiment. L'ARN-BRT67, ou B.HE.A, ou putain de virus – c'est au choix – ne nous a pas vraiment laissé de répit pour construire notre relation. Thomas et moi avons beaucoup d'affection l'un pour l'autre et il n'est pas rare que nous

échangions des baisers doux. Nous sommes à la frontière entre l'amitié et l'amour. La tendresse et l'envie d'en avoir plus. Entre la survie et l'abandon.

Les premières lueurs du jour commencent à apparaître. La nuit a été courte. Avec l'épuisement et les chemins de traverse que l'on emprunte pour rester en sécurité, j'ai le sentiment qu'on n'atteindra jamais la Floride. Dans tous les cas, et même si les températures n'ont aucune incidence sur le virus, on préfère se rapprocher d'un endroit au climat plus clément. Ce qui malgré tout un sens à notre migration forcée. Et aussi un espoir que ma famille s'en soit tirée.

Avec douceur, je caresse la joue de Thomas. Lui d'ordinaire rasé de près commence à aborder un chaume blond foncé sur sa mâchoire fine. Ce qui n'est pas pour me déplaire, je le reconnais. Ça lui va bien, ça lui donne un petit côté « négligé », un peu sauvage qui contraste avec son allure propre sur lui que je lui ai toujours connue.

— C'est l'heure de se réveiller.

— Mmh... Déjà ? murmure Thomas contre mon cou.

— Oui, le soleil se couche tôt, si on veut avancer au maximum on ne doit pas traîner. Désolé.

Je sens tous les muscles de Thomas se contracter contre mon corps, puis se relâcher. Il se détache alors de mon étreinte et lève vers moi ses yeux verts, gonflés par le sommeil et la fatigue. Il m'observe pendant plusieurs secondes avant de retenir, tant bien que mal, un bâillement.

— T'as un peu dormi ? s'inquiète-t-il.

— Plus ou moins, oui.

*Maudit caillou.*

Je me redresse pour étirer mes muscles endoloris avant de m'extraire de mon sac de couchage et la couverture. Saisi par le froid, tout mon corps est parcouru d'un violent frisson. Sans traîner, je m'active pour allumer un feu, pendant que Thomas se lève à son tour pour aller chercher de l'eau à faire chauffer.

C'est sans aucun doute stupide, mais on n'a pas pu se résoudre à quitter Madison sans emporter un peu de café moulu et des feuilles de thé. On les économise au maximum – c'était déjà le cas avant notre départ de toute

façon – et même si le goût n’y est pas, ça réchauffe et ça aide à garder le moral. Pendant que Thomas surveille l’infusion, je sors quatre biscuits que je dépose sur une serviette au sol.

— Ça serait bien qu’on s’approche d’une ville aujourd’hui, voir si on trouve des provisions, suggéré-je en faisant l’inventaire rapide de ce que contient mon sac.

Les villes sont les endroits que nous craignons et évitons le plus. Pendant des semaines, Thomas et moi avons été témoins de leur abandon, puis de leur destruction. Nous savons très bien le danger qu’elles représentent, à tout point de vue. Malheureusement, c’est aussi là que nous avons le plus de chance de mettre la main sur de quoi nous ravitailler.

— Oui, en avançant sud-ouest on va tomber sur un grand axe, on pourra se repérer avec les panneaux pour savoir dans quelle direction est la ville la plus proche, m’explique Thomas en grignotant un biscuit du bout des dents comme le ferait un petit rongeur.

Dès notre départ, et bien qu’il soit le plus effrayé de nous deux à l’idée de prendre la route, c’est lui qui a pris les rênes de notre itinéraire. Et il est plutôt bon à cela. Je pense que sans Thomas j’aurais été bien incapable de me repérer sur une carte.

Cela fait plus d’une heure que nous avons repris la marche dans le silence. Le soleil est timide ce matin et ne nous aide pas vraiment à nous réchauffer, le brouillard épais qui nous entoure peinant à se dissiper. À côté de moi, Thomas marche en regardant loin devant, perdu dans ses pensées. Lui d’ordinaire si solaire, si rayonnant, j’ai eu du mal à le reconnaître ces trois derniers jours. Avec douceur, je lui donne un petit coup d’épaule qui lui arrache un sourire en coin.

*J’aime mieux ça.*

— Dis, c’est quoi ton film d’horreur préféré ? lui demandé-je dans une lamentable imitation de Ghostface qui semble beaucoup l’amuser.

— Sérieusement ? répond-t-il, rieur.

— Oui, Thomas, quel est ton film d’horreur préféré ? continué-je toujours sur le même ton.

— OK OK, hum... Alors, je suis navré de te décevoir, mais ce n’est pas *Scream* déjà.

— Quoi ? Tu dis ça parce que mon imitation n'est pas parfaite ?

— Ton imitation est... assez déplorable, sans vouloir te vexer ! Je n'ai rien contre *Scream*, le premier volet est bon et les deux suivants sont sympas. Par contre... Ils auraient dû s'arrêter là clairement.

— J'ai vu que les deux premiers, il me semble.

— Tu n'as rien perdu, crois-moi, affirme Thomas. Hum ! Du coup pour répondre à ta question, c'est de choisir. Déjà parce que j'en ai vu énormément. Et je suis assez mauvais public. Mais, si je devais en sélectionner qu'un... je dirais *28 jours plus tard*.

— Je l'ai vu, celui-là !

— Oui, c'est un des premiers que je t'ai conseillés. C'est le premier film de zombie que j'ai vu, ça a été le coup de foudre. Et pas uniquement à cause de la présence de Cillian Murphy, s'amuse-t-il. Le deux est extrêmement mauvais, je préfère nier son existence. Par contre, le trois, il faudra vraiment que tu le voies qu...

Thomas s'interrompt, de nouveau mélancolique tout à coup.

— Hey, ça va ? m'assuré-je.

— Oui, c'est juste que... Je me demande ce qu'on va devenir. Est-ce qu'un jour on rêvera des films au cinéma ? Est-ce qu'on reverra des films tout court ? Tu crois qu'on est réellement en train de dire adieu à tout ce qu'on a connu ?

— J'n'en sais rien, honnêtement. L'idée est terrifiante. Je pense que personne n'aurait pu imaginer que ça évolue comme ça, dans la vraie vie je veux dire. À part les survivalistes...

— Sûrement oui, ils doivent bien se moquer de nous dans leur bunker tout confort avec de la nourriture jusqu'au plafond, renchérit Thomas sur le ton de l'humour.

— Et du PQ...

— Une montagne de papier toilette !

Il nous suffit d'un regard pour éclater de rire. Ça fait tellement de bien, c'est presque libérateur. Ces petits moments d'insouciance sont bienfaiteurs et nous permettent de ne pas devenir complètement fous. Même si d'un point de vue extérieur cela peut paraître stupide ou puéril, nous, ça nous sauve. Nos rires résonnent tout autour de nous, j'en ai les larmes aux yeux

et le ventre douloureux. Thomas est dans un état similaire. De sa paume, il balaye les larmes qui déferlent sur ses joues.

Impossible de continuer à avancer. Je dois reprendre mon souffle. Penché vers l'avant, mes doigts serrés sur mes genoux, ma respiration devient sifflante.

*Et merde...*

Thomas arrête instantanément de rire et m'aide à retirer mon sac avant de poser une main dans mon dos.

— Respire, Adrian, lentement.

— J'essaye...

Mon souffle est court. Mes poumons sont en feu. Heureusement, je n'ai pas besoin d'expliquer ce qu'il se passe, Thomas est déjà en train d'ouvrir la petite poche avant de mon bagage. Énergiquement, il secoue mon aérosol et le porte à mes lèvres.

Une insufflation.

Deux insufflations.

Il attend, écoute attentivement ma respiration en bon infirmier de métier qu'il est.

— Inspire par le nez, ça va aller.

J'acquiesce, incapable de parler pour le moment, bien trop concentré sur ma respiration. Mes bronches sont en feu, mais je commence à retrouver un peu mon souffle. Le sifflement s'atténue peu à peu. La crise passe.

J'ai fait ma première crise d'asthme à quatre ans, j'ai bien failli y rester. Jusqu'à mes douze ans, j'ai multiplié les passages aux urgences. Puis en grandissant, ça s'est calmé. Aujourd'hui, j'ai un traitement préventif adapté et des aérosols en cas de crise. J'ai emporté un maximum de réserve avec moi, mais j'ai peur de venir à manquer un jour.

Quand le virus a montré le bout de son nez sur le territoire, j'ai tout de suite été propulsé au rang de personne à risque, une fois de plus.

La grippe ARN-BRT67, une nouvelle maladie au nom savant a contraint le monde entier à prendre des mesures sanitaires drastiques. La maladie a très vite évolué, comme son mode de transmission et ses symptômes. Le premier facteur est la proximité physique, bien sûr, cette chose se propageant d'une personne à une autre par l'air. Alors les personnes fragiles

sont rapidement devenues la cible principale de cette merde. Et plus le virus se faisait contagieux, plus ses symptômes devenaient violents.

— Ça va mieux ?

— Ouais... merci, soufflé-je en essuyant du dos de ma main la transpiration qui perle sur mon front. Thomas, regarde.

Mon partenaire d'aventure se tourne et découvre lui aussi ce qui a attiré mon attention.

La route.

Encombrée de voitures laissées à l'abandon, elle s'étire devant nous sur des kilomètres. On avance avec précaution en regardant tout autour de nous. À en juger par l'accumulation de poussière et de débris, elles sont là depuis un petit moment. Plus on progresse, plus il y a de gravats sur le bitume. De temps en temps, on jette un coup d'œil à l'intérieur des voitures. Elles sont ici, à l'air libre, depuis suffisamment longtemps pour que même en ayant transporté une personne contaminée, le virus se soit depuis évaporé dans l'air. si son mode de transmission le plus virulent est « l'air », il faut qu'une personne malade soit là, qu'elle parle, qu'elle tousse ou tout simplement qu'elle respire. Cela ne nous empêche pas de tout de même protéger nos voies respiratoires en les couvrant d'un foulard pour ma part et d'un bandana gris pour Thomas.

C'est pour cette raison qu'on évite les grands axes, pour avoir le moins de chance de croiser d'autres personnes. L'exode urbain ne date pas d'aujourd'hui. Thomas et moi avons retardé notre départ de la ville le plus longtemps possible. Là où certains citadins ont fui depuis des mois.

Un long frisson parcourt tout mon corps, me sortant de mes pensées. Le visage levé vers le ciel qui s'est chargé d'épais nuages gris, je cherche l'origine du froid qui s'est glissé le long de ma nuque. Quand une autre perle d'eau glacée heurte ma joue, ça ne fait plus de doute.

Il pleut.

Rapidement, les quelques gouttes timides se transforment en pluie drue et glaciale. J'attrape la main de Thomas et nous nous mettons à courir en essayant de faire attention où nous posons les pieds.

L'eau me fouette le visage et j'entends au loin l'orage gronder. Mes vêtements s'imbibent progressivement d'eau. Mon corps est saisi par le

froid malgré notre course.

Quand Thomas stoppe brutalement, ma main toujours dans la sienne, je manque de tomber.

— Par ici ! crie-t-il pour couvrir le vacarme de la tempête.

En quelques foulées, il nous conduit jusqu'à un camping-car sur le bas-côté de la route. Deux coups d'épaule et je parviens à faire sauter le verrou pour que nous puissions nous abriter. Il nous faut quelques secondes pour retrouver nos esprits et nos souffles. Histoire de prévenir une autre crise d'asthme, je reprends deux bouffées d'inhalateur avant de me débarrasser de mon sac.

Avec nos lampes de poche, on inspecte rapidement les lieux. Tout semble en ordre, propre, pas de trace de sang qui aurait pu indiquer la présence d'une personne malade en phase terminale. À ce constat, l'air devient soudain plus respirable et d'un même mouvement, Thomas et moi dégageons nos visages jusqu'à lors toujours couverts malgré notre course effrénée. Avec une certaine précaution, Thomas commence à fouiller les placards.

— Loin de moi l'idée de paraître défaitiste, mais je doute que quelqu'un ait laissé quelque chose à manger ou à boire ici.

— Ce n'est pas ce que je cherche.

Intrigué, je le rejoins et éclaire les endroits qu'il fouille pour lui faciliter la tâche, bien que j'ignore quel est le but de cette dernière.

— Ah ! s'exclame-t-il. J'ai trouvé !

Thomas se redresse en brandissant fièrement divers récipients, des saladiers et même ce qui semble être une petite bassine. Je l'observe, dubitatif, ce qui a l'air de beaucoup l'amuser.

— Il pleut, m'explique Thomas, comme si je ne l'avais pas remarqué. Autant en profiter pour récupérer un peu d'eau, non ?

— T'es un génie ! déclaré-je en l'écoutant rire.

On prend tout ce qu'on peut, tous ce qui peut servir pour recueillir un maximum d'eau et on se dépêche de le placer dehors en espérant récolter quelque chose. Quand l'orage commence à gronder à en faire vibrer le sol sous nos chaussures détrempées, nous retournons nous mettre à l'abri, sans rien d'autre à faire qu'attendre que ça passe.

## Chapitre 2

### 18 mois avant le départ

#### Adrian

À cinq heures tapantes, comme chaque matin, je coupe la mélodie de l'alarme de mon téléphone. J'ai beau avoir choisi une musique qui me plaît, sortir du sommeil n'en est pas plus simple. À l'issue d'une lutte de plusieurs secondes pour ne pas me rendormir, je m'assieds sur le bord de mon lit, le temps que toutes mes synapses se reconnectent. Après un passage par les toilettes, c'est encore en caleçon que je rejoins ma cuisine pour me faire infuser un thé – j'ai toujours détesté le café – et me fait griller deux tranches de brioche. Que je compte bien tartiner généreusement de confiture. Déjà que je ne suis pas du matin, il est hors de question que je quitte les lieux le ventre vide avant ma journée de travail.

Mon petit déjeuner avalé et débarrassé, je file à la salle de bain, m'habille, mets un peu d'ordre dans mes cheveux foncés et pars de chez moi au pas de course pour ne pas être en retard, comme chaque matin. Quand j'arrive au dépôt, je charge mon camion frigorifique des plateaux-repas que je m'apprête à aller distribuer toute la matinée.

— Un coup de main, Brodies ?

— Ah c'est pas de refus, accepté-je en sortant du fourgon pour serrer la main de Joseph, un de mes collègues.

Mon secteur de distribution est assez étendu, je ne dois pas traîner, son aide est donc la bienvenue.

— Alors, t'as pensé quoi de la performance de Helms, hier soir ? raille-t-il.

Tout comme moi, Joseph est un mordu de base-ball, c'est d'ailleurs cette passion qui nous a rapprochés. Madison Mallards n'est qu'une simple équipe universitaire, ce qui ne m'empêche pas de ne louper aucun de leurs matchs. Beaucoup de joueurs de la Northwood League intègrent de prestigieuses équipes professionnelles après leurs études. Et honnêtement, leurs matchs n'ont rien à envier à ceux de leurs aînés.

— Il n’était pas dans son assiette, défends-je, ça arrive même aux meilleurs !

— Quand est-ce que tu vas reconnaître que ce gosse n’a rien à faire dans l’équipe ? continue à se moquer Joseph.

— Rien que pour t’emmerder, j’espère que ça deviendra le meilleur joueur mondial, tiens !

Ma remarque ne fait qu’amplifier le rire de mon collègue qui charge le dernier chariot dans le compartiment avant de me saluer et de prendre congé.

L’entreprise pour laquelle je travaille depuis presque deux ans fournit des plateaux-repas sur mesure à différentes entreprises dans des secteurs tous plus variés les uns que les autres. Mais l’endroit où j’aime le plus me rendre, c’est celui qui achève ma tournée quotidienne. Et ça me motive chaque jour pour aller au boulot.

À mesure que mon véhicule progresse dans la petite allée de gravier gris, mon sourire s’agrandit. Rapidement, la façade de l’hospice des Bleuets apparaît. J’adore cet endroit. S’agissant d’un établissement privé, les résidents – tous plus adorables les uns que les autres – n’y sont pas nombreux et le personnel soignant est une perle. Si seulement tous les endroits de ce genre pouvaient être comme ça, ce serait le rêve.

Quand je me gare devant l’entrée de service, Étienne, le cuisinier, vient m’aider à décharger ce qu’il reste dans mon camion. Comme il s’agit de mon terminus, je prends toujours le temps d’aller saluer le personnel et les résidents que je croise. Avant de repartir, je jette un coup d’œil rapide au bureau des soignants.

Bingo !

Après avoir frappé trois petits coups sur la porte ouverte pour annoncer ma présence, je fais un pas dans le bureau, tandis que Thomas lève ses iris vert d’eau dans ma direction.

— Adrian ! Bonjour.

— Salut, désolé, je ne voulais pas te déranger, je passais juste dire bonjour.

— Tu ne me déranges pas, tu ne me déranges jamais, ajoute-t-il dans un sourire.

Un merveilleux sourire pour lequel je me damnerais nuit et jour. De prime abord, Thomas n'est pas du tout mon genre. Grand, élancé, le visage fin, la peau claire, je suis plutôt du style à fantasmer sur des hommes avec plus de masse, sans forcément parler de muscle, mais plus imposant physiquement, avec un beau teint mate et je ne dis pas non à un torse avec une jolie toison.

Mais Thomas, je ne sais pas, il a réveillé en moi quelque chose dont je ne soupçonnais pas l'existence. Sa douceur, son humour douteux, ses références à la pop culture, son regard tendre. Il m'a pris dans ses filets et à présent je suffoque comme un poisson hors de l'eau. Je me suis toujours formellement interdit de mêler travail et vie personnelle. Cependant, plus le temps passe, plus l'envie d'enfreindre ma propre règle me démange de l'intérieur. Même si lui et moi ne travaillons pas dans la même entreprise, il n'en reste pas moins que je viens ici tous les jours, faisant de Thomas un collègue indirect.

Thomas et moi, on ne se fréquente pas en dehors de ces petits moments passés ici, même si parfois j'ai l'impression qu'il aimerait que l'on sorte de ce cadre.

— Alors, je peux te proposer thé au citron, thé à la menthe ou... ah bah pas fruits rouges, il n'y en a plus, m'énonce Thomas en riant.

— À la menthe, ça sera parfait, merci.

Installé dans la salle de repos attenante au bureau, Thomas me tend le sachet et la boîte de sucre, tandis qu'il met l'eau à chauffer et se fait couler un café. Quand il prend finalement place à côté de moi, il découvre une assiette, révélant une pyramide de biscuits et m'invite à me servir.

— On ne les arrêtait plus à l'atelier cuisine hier après-midi, tout le monde a eu du rabe !

— Voilà pourquoi j'adore prendre ma pause ici.

Sans me faire prier, j'attrape un des biscuits qui sent bon la cannelle et le trempe dans mon thé fumant. Avec Thomas, nous nous racontons nos week-ends respectifs, on échange sur la série télé qu'il m'a conseillé de regarder et que j'ai commencée dimanche soir. Je reconnais qu'il est toujours de bon conseil. Avec son travail c'est à se demander quand il trouve le temps de regarder autant de films et de séries. Avec mes horaires, je ne me couche pas tard et si j'essaye de veiller un peu, j'ai vite fait de m'endormir sur le canapé.

Je n'ai pourtant que trente-trois ans, mais j'ai parfois l'impression de vivre au même rythme que les résidents des Bleuets.

Malheureusement, je n'ai pas le temps de m'éterniser. Après avoir remercié Thomas, celui-ci insiste pour m'accompagner jusqu'à mon camion.

— Je suis en vacances à partir de la semaine prochaine, pendant deux semaines, déclaré-je en souriant.

— Ah eh bien tu vas pouvoir continuer de regarder intensivement *American Horror Story* ! Je te jure je n'en reviens pas que tu n'aies jamais vu cette série avant...

— Promis, assuré-je en riant. Merci d'éduquer l'inculte que je suis.

— Il n'y a pas de quoi, ton cas n'est pas encore trop désespéré, ça va.

— Ravi de l'entendre. Bon il est temps pour moi de filer, on se voit demain ?

— Avec plaisir, attention sur la route.

Je le salue d'un mouvement de tête et m'installe derrière le volant.

Ces vacances sont salvatrices, j'ai fait pas mal d'heures supplémentaires ces derniers temps. Comme promis à Thomas, je continue de regarder la série d'horreur qu'il m'a conseillée. Je reconnais que j'accroche plutôt bien et j'aime beaucoup le principe que chaque saison ait son histoire. D'accord, certains épisodes demandent d'avoir un estomac bien cramponné, mais je n'aurais pas imaginé devenir friand du genre. Pour moi, les films d'horreur n'avaient rien de palpitant, je n'y voyais aucun élément vraiment effrayant. Il se trouve que j'avais négligé le côté psychologique et graphique de certaines œuvres qu'il me plaît de découvrir.

— Adrian ! Enfin, allez, rentre, on n'attendait plus que toi.

Je donne l'accolade à mon frère et lui présente le pack de bières que j'ai ramené avec moi.

— Mets ça dans le frigo, m'indique Joe.

Une fois les bouteilles au frais, je rejoins toute la clique dans le salon. Sur le grand écran, les joueurs sont en train de se positionner sur le terrain. Après avoir salué rapidement ma belle-sœur, Anne-Lise, je m'installe sur le divan entre Arnold et Jenny. Clark, lui, s'est calé comme à son habitude sur

le tapis, entre les genoux de sa femme. Quand je porte ma bière à mes lèvres, c'est le coup d'envoi.

Le base-ball, on l'a dans le sang de mère en fils chez nous. Quand on était gosses, maman nous emmenait aux matchs avec Joe. On a beau avoir grandi sans père, je défie quiconque de croire que l'on a manqué de quoi que ce soit. Notre mère s'est donnée corps et âme pour nous. Quand elle a quitté Madison pour s'installer en Floride, avec Joe, on était assez inquiets. Finalement elle s'y plaît et tout se déroule à merveille. Je suis content pour elle, elle le mérite, même si j'aimerais être plus près pour l'aider quand elle en a besoin ou tout simplement passer du temps avec ma mère. J'ignore si c'est le fait d'être le benjamin, mais j'ai toujours été proche d'elle, d'une manière différente de Joe.

Quand lui partait rejoindre ses amis, systématiquement en rentrant de l'école, moi, il arrivait assez souvent que je ne le suive pas. Restant des heures avec maman à lui prêter main forte pour préparer le dîner. Malheureusement, ça ne m'a pas servi à être un bon cuisinier. Les mac and cheese sont la grande spécialité de ma mère. À maintes reprises, elle m'a montré sa recette, qui n'a rien de compliqué je le sais, et pourtant rien n'y fait... Les miens finissent soit carbonisés soit pas assez cuits. Du coup, quand elle vient nous voir à Madison, elle me laisse toujours quelques boîtes hermétiques que je conserve au congélateur le plus longtemps possible.

## **Thomas**

Même si j'adore mon métier, les gardes de nuit sont vraiment contraignantes. Pour intervenir en cas d'urgence, nous sommes toujours deux sur place, mais les discussions peuvent rapidement tourner court selon le binôme. Malheureusement, c'est mon cas ce soir. Je suis d'astreinte avec Christina et, bien qu'elle ne soit pas méchante, ce n'est pas une grande bavarde, contrairement à moi. Du coup, j'ai du mal à garder les yeux ouverts et il n'est pourtant que vingt-trois heures. L'ennui, c'est vraiment mortel.

D'un bond, je me lève du petit canapé avant d'y sombrer – ces traîtres de coussins y sont beaucoup trop confortables – et je pose mon livre pages

ouvertes à ma place.

— Je vais faire un tour, annoncé-je à ma collègue.

— Ce n'est pas encore l'heure de la ronde.

— Je sais, mais j'ai des fourmis dans les jambes.

Christina acquiesce et reporte son attention sur la télé.

Une des raisons pour lesquelles je n'aime pas les gardes de nuit, c'est le silence. OK et un peu le noir... On ne peut pas dire que j'en ai vraiment peur, mais je ne suis pas à mon aise dans l'obscurité. Alors, j'allume ma petite lampe torche avant de pénétrer dans le premier couloir menant aux chambres des résidents.

La plupart des portes sont closes, seule Élisabeth laisse la sienne grande ouverte par accoutumance. Et cela fait maintenant plus de cinq ans que je l'entends me répéter : « Au moins si je casse ma pipe, vous ne me laisserez pas moisir jusqu'au petit matin ». Si bien que, j'avoue, par habitude, je regarde toujours si elle respire quand je passe devant sa chambre. Il arrive parfois qu'elle soit réveillée et me lâche un « pas encore morte, petit », qui me fait beaucoup rire. C'est devenu un jeu entre nous.

Car bien qu'elle ait soufflé ses quatre-vingt-douze bougies le mois dernier, Élisabeth est un roc. Une vraie force de la nature. En dehors d'une très légère glycémie, elle se porte comme un charme. Elle pourrait parfaitement vivre dans un logement indépendant en toute autonomie. Je comprends cependant qu'à son âge, elle n'ai plus envie d'entretenir son lieu de vie ou de préparer chacun de ses repas pour les manger seule. Ici, elle a de la compagnie et peut participer à tout un tas d'activité. Et j'ai envie de penser que ce fait partie des choses qui la maintiennent en aussi bonne forme, le fait de ne pas être seule.

Ma ronde se poursuit et je m'enfonce à présent dans le second couloir bordé de part et d'autre de chambres. L'établissement est vraiment grand, on ne dirait pas de l'extérieur, et les chambres spacieuses. Je ne me destinais pas particulièrement à être infirmier dans un foyer privé. Mais il faut être réaliste, la paye n'est pas négligeable et les conditions de travail sont bien meilleures que dans le public. C'est à la fois un triste constat et la dure réalité.

Sans surprise, un rai de lumière perce sous la porte de Charles. Quand je frappe doucement au panneau de bois, sa voix calme m'invite

instantanément à rentrer.

— Déjà l'heure de la ronde, Thomas ? m'interroge-t-il sans lever les yeux de son livre, ses lunettes sur le bout de son nez.

— Non, j'avais besoin de me dégourdir les jambes.

— Je vois. Notre amie respire toujours ?

— Oui, Élisabeth est toujours des nôtres et dort à poings fermés.

Charles laisse échapper un son amusé, puis une fois son chapitre terminé, y glisse un marque-page pour enfin tourner son visage vers moi.

— Alors, ce roman ? me questionne-t-il, tandis que je prends place sur la chaise près de son lit.

— J'en suis à la moitié à peu près, comme toujours, vous êtes de très bon conseil. J'aime beaucoup la façon dont les personnages se construisent autour de l'intrigue. Et j'ai ma petite idée sur le coupable.

— Ah ! Nous verrons bien. J'ai hâte d'en discuter avec toi.

Nous échangeons un sourire tendre, un de ceux que pourraient échanger un grand-père et son petit-fils.

Je n'ai jamais eu la chance de connaître mes grands-parents, quant à mes parents, ils sont morts dans un accident de voiture, j'avais dix-sept ans. La famille d'accueil qui a bien voulu de moi était très aimante et je n'ai manqué de rien, cependant, je ne considère pas Caroline et Vince comme des parents. Ce qui ne m'empêche pas d'être en bons termes avec eux et de garder le contact même si j'ai changé d'État pour mes études et que je me suis finalement installé dans le Wisconsin.

Avec Charles, c'est différent, je le vois un peu comme mon grand-père, avec qui je partage le goût de la lecture. D'ordinaire, je ne lis pas de thriller, bien que je sois friand de films et séries policiers. Toutefois, quand Charles insiste pour me recommander un titre, je n'hésite pas longtemps et je ne suis jamais déçu. Ça me permet d'étendre mes découvertes et d'affûter mes goûts. Et surtout, nous passons ensuite de bons moments à échanger sur nos lectures communes, pour mon plus grand plaisir.

— Ne vous couchez pas tard, sinon Pénélope va encore se plaindre parce que vous aurez loupé l'heure du petit déjeuner.

— Ne t'en fais pas, je sais où trouver de quoi déjeuner le matin.

Et je n'en doute pas, Charles est un homme plein de ressources. Je prends congés après un dernier sourire et termine ma ronde improvisée, retournant en salle de pause en silence. Au cas où Christina se serait endormie.

La télé toujours allumée, je retrouve ma collègue assise sur le bord du canapé, concentrée sur l'écran. Elle ne semble pas avoir remarqué ma présence.

— Tu regardes les chaînes d'info maintenant ?

— Non, c'est un flash spécial, sur cette nouvelle merde en Australie, tu sais, m'explique-t-elle sans quitter l'écran des yeux.

Je m'installe à côté de Christina et monte le son.

« — Vous dites que le BRT67 a évolué, c'est bien ça ? interroge le présentateur.

— Nous parlons à présent d'ARN-BRT67, à ce stade, nous ne sommes pas en mesure de parler de réelle évolution, mais plus d'une forme de mutation...

— Excusez-moi, coupe le présentateur, mais quelle différence entre mutation et évolution ?

— Une mutation, au sens génétique, est la première source de variation et c'est cette variation qui entraîne l'évolution, explique la jeune femme du CDC. Les cellules recueillies sur ces premiers infectés humains nous montrent que le virus est génétiquement différent, mais il ne manifeste pour le moment pas de réelle évolution.

— Attendez, comment peut-il muter, s'il n'est pas différent ? Je veux dire, jusqu'à présent, il ne touchait que certaines espèces animales, or il s'est transmis à l'homme non ? C'est une évolution pour moi !

— Je ne prétends pas parvenir à vous apprendre les différentes subtilités de la génétique sur ce plateau télé, Franck, lâche la jeune femme, qui semble agacée. Ce cas humain est complètement isolé. Ce virus ne se transmet pas à l'homme. Les différents services de santé sont en train d'effectuer des tests, dans le but de comprendre cette "anomalie". Car ce n'est rien de plus qu'une anomalie, il n'y a aucun danger.

— Donc, vous pouvez me certifier, en direct sur ce plateau, que ce virus ne se transmet pas à l'homme ?

— *Je n'ai pas l'autorité pour formuler de telles affirmations, cependant, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, tout est sous contrôle.*

— *Bien, acquiesce le présentateur, vous l'avez entendu, chers téléspectateurs, nous ne risquons rien ! »*

Le virus BRT67 a commencé à faire parler de lui il y a cinq mois environ, dans une réserve en Australie. Un vrai génocide animalier, le virus a tué plus vite qu'il n'a été identifié. Et pour cause, il était jusqu'alors inconnu au bataillon. La population a très vite eu un goût de déjà-vu. Alors le gouvernement a pris les devants et a promis une transparence absolue, ce qui est sans doute la raison de ce flash spécial. Je reconnais que je ne sais pas trop quoi en penser et tout cela ne me dit rien qui vaille. J'ai un mauvais pressentiment sur cette histoire.

— Ça pue, hein, lâche Christina dans un souffle.

— Ils vont sûrement avoir droit à un nouveau protocole sanitaire, oui.

L'idée n'est pas très réjouissante, j'espère que cela ne prendra pas trop d'ampleur.